

(artabsolument)

(artabsolument)

L'ART D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

A black and white photograph of Pierre Soulages, an elderly man with white hair, looking down and to the left. He is wearing a dark jacket and holding a pair of glasses in his hands. The background is dark and textured, possibly a wall of books or a similar structure.

**PIERRE
SOULAGES**

« *J'étais abstrait
sans le savoir* »

DOSSIER

**ABSTRACTION,
le retour ?**

**KASIMIR MALEVITCH
SHAFIC ABOUD
PARIS/NEW YORK 1960-2014
NOUVELLE GÉNÉRATION**



DE La POST-ABSTRACTION américaine

PAR CHRISTINE BUCI-GLUCKSMANN

Il y a un peu plus de dix ans, j'avais consacré de nombreux articles à la post-abstraction américaine¹. Née de l'épuisement du paradigme moderniste et de la prise en compte picturale du virtuel, une telle abstraction, aussi complexe qu'impure, inventait ce que j'avais appelé des *abstracts*, ces signes plastiques hyper visuels où le monde est comme analysé et projeté sur la toile. Diagrammes urbains, mécaniques, sexuels ou biologiques, voire neuronaux, envahissaient alors la peinture, mettant à mal la distinction classique de l'abstrait et du figuratif, au profit de zones picturales souvent flashy et post-warholiennes. Nœuds, entrelacs, arabesques et plis créaient une nouvelle fluidité où l'expérience topologique du multiple et de l'hétérogène l'emportait sur la recherche antérieure de la pureté. De là, les passages entre peinture, sculpture et cinéma, où la création d'artefacts picturaux dé-sublimant l'art par l'artifice crée une inflexion nomade parfois proche du baroque.

Cet été 2013, lors d'un séjour à New York, je retrouve Lydia Dona dans son atelier proche de Ground Zéro, où l'expérience du 11 Septembre fut pour elle, et d'autres artistes, un véritable trauma. Je regarde la série de ses immenses tableaux, avec leurs



Fabian Marcaccio. *Waco*.
2012, chanvre de Manille et corde d'escalade tissés à la main,
peinture alkyde, silicone et bois, 221 x 257 x 15 cm.
Courtesy galerie Thomas Schulte, Berlin.

espaces et plans superposés, leurs diagrammes et leurs couleurs très vives, souvent rouge orangé comme dans *Reflections into Orange Alert* (*Reflets dans l'alerte orange*, 2012) ou *Levels in Momentum* (*Niveaux d'attaque*). Mais quelque chose a changé et a métamorphosé son travail antérieur. La stratégie allusive des forces et flux propres aux diagrammes réinscrits en surface est désormais un immense chaos de machines entrelacées et détruites, dans une véritable abstraction techno-organique de l'hybride. Ici un morceau de carlingue, là une machine intacte, et là des fragments de tuyaux emmêlés et indistincts. Un peu comme si l'inorganique devenait organique dans des affects d'une grande violence. Comme l'écrivait Gilles Deleuze : « Le peintre passe par une catastrophe, ou par un embrasement, et laisse sur la toile la trace de ce passage, comme du saut qui le mène du chaos à la composition.² »

Ce plan de composition contre « les chaotides », ce saut en dehors de la catastrophe, c'est précisément ces plans-couleurs, toujours en surface, mais pris dans de nouvelles turbulences. Car tout diagramme est par nature ambigu, force de construction et de destruction. De même les plans colorés qui se détachent et s'évanouissent en nuages de cendre,

À droite :
Levels in Momentum.
2012, huile, acrylique sur toile, 213 x 162 cm.





David Reed. # 636.
2010-2013, huile et peinture alkyde sur polyester, 71 x 127 cm.

les stabilisent et les organisent dans les transparences de secondes peaux picturales. Si bien qu'entre l'animation organique des diagrammes et ces surgissements colorés infinis, les tableaux de Lydia Dona nous livrent une cartographie mentale du monde contemporain, avec ses déséquilibres et ses fractures. *Catastrophe et beauté*, mais d'une

beauté qui ne craint pas l'artificiel, la dissymétrie et la puissance de l'événement, en rompant avec toute ontologie de l'art. Peut-être ce « trop beau » du post-moderne selon Jean-François Lyotard.

Je me rends à l'exposition collective de la galerie Elga Wimmer, où se trouvent un tableau de Lydia Dona et une œuvre de Fabian Marcaccio, un autre protagoniste de la post-abstraction, qui a exploré la peinture-sculpture et travaillé les pictogrammes et diagrammes conceptuels d'une violence aussi banale que quotidienne. Une table recouverte de peinture épaisse et dégoulinante comme une nappe figée, qui renvoie à toute la série des *Paintant Stories* des années 2000-2005. Véritables compositions d'espace-temps utilisant le virtuel, montées sur des structures de bois, elles se déployaient comme des architectures urbaines sur 75 à 150 m, traversant plages et lieux divers³. De loin d'immenses panneaux et de près un monde fourmillant de corps érotiques dénudés, de têtes, drapeaux et objets divers, prisonniers des gigantesques flux et fluides d'une peinture épaisse. Un art du temps pictural et du monde dans la complexité d'un chaos dans d'immenses artefacts et dispositifs réels et virtuels. Des zones picturales multiples, ce qu'il reste après, sans mélancolie ni nostalgie.



Fabian Marcaccio. *Abstraction*. 2011-2012, chanvre de Manille et corde d'escalade tissés à la main, peinture alkyde, silicone, bois, 155 x 188 cm. Courtesy galerie Schmidt Mac Zollek, Cologne.

Or ces flux, ces ondulations violentes, ces conflits multiples habitent aussi l'œuvre de David Reed. Mais il ne s'agit plus de passage à la sculpture ou à l'architecture, mais plutôt de « peindre comme un film ». Des rubans enlacés, noués et déployés en bandes de Moebius, des volutes et des vagues, voire des corps floraux, dans de gigantesques formats horizontaux ou verticaux sur fonds lisses comme un écran : toute une topologie baroque de plis et replis revendiquée dans une abstraction réinventée, aussi légère que complexe. Ici le conflit naît de plans-couleurs juxtaposés dans la continuité du tableau. Ainsi, ce pan orange vif coupant un immense entrelacs de volutes d'un bleu-violet-fuschia du tableau #636 (2010-2013)⁴. Tout un film de transparences, de surfaces-fonds et de secrets masqués, où le regard circule entre les strates et les rythmes du temps.

À travers ces œuvres d'une abstraction toute conceptuelle, on comprend que la fin du modernisme ne fut en rien celle de l'abstraction. Mais bien sa mutation dans un temps éphémère de plus en plus incertain. Reste alors à penser le monde en peinture, entre catastrophe et beauté, dans une éthique de la matière qui est aussi une esthétique.



Lydia Dona. *Reflections into Orange Alert*. 2012, huile, acrylique sur toile, 213 x 162 cm.

¹ « Vers une post-abstraction ? », *Pratiques abstraites*, Collège international de philosophie. *Abstrakt*, galerie Thaddaeus Ropac, Salzburg-Paris. « Flux et transparences », galerie Les Filles du Calvaire, Paris. *Peinture : Trois Regards*, éditions du Regard.

² Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 191.

³ Fabian Marcaccio, *Painting Stories*, Daros Museum, Zurich, 2005-2006.

⁴ Voir David Reed, *Recent Paintings*, galerie Schmidt Maczollek, Cologne et galerie Häusler Contemporary, Zurich, 2013.



David Reed. #543-3. 2004-2006 / 2010-2013, peinture alkyde et huile sur polyester, 66 x 132 cm.